

le fascisme et le stalinisme étant encore frais, les historiens britanniques marxistes étudiaient les expériences et l'*agency* des classes ouvrières. De la même manière, on ne sera pas étonné de trouver ici des articles sur la sexualité, l'ethnicité ou encore les mouvements de protestation, à une époque où ces enjeux sociétaux noircissent les pages des journaux et des réseaux sociaux. L'épilogue de P. P. A. Funari souligne ce jeu constant entre passé, présent et futur. Au final, le livre *Ancient History from Below* aura dépassé son objectif méthodologique et exploratoire ; il ouvre le champ des possibles de cette perspective historiographique et nous montre que l'approche dichotomique des sociétés antiques doit disparaître au profit d'une organisation plus fine et dynamique.

Damien DELVIGNE

Brigitte LE GUEN (Dir.), Maria Cecilia D'ERCOLE et Julien ZURBACH, *Naissance de la Grèce. De Minos à Solon, 3200 à 510 avant notre ère*. Paris, Belin, 2019. 1 vol. relié, 688 p. (MONDES ANCIENS, 6). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7011-6492-2.

Ce manuel, dirigé par Brigitte Le Guen, professeur émérite d'histoire grecque à l'université Paris 8, couvre une période considérable : des « Deux mille cinq cents ans d'histoire » annoncés en titre du prologue, ce sont en réalité pas moins de 2690 ans qui sont traités, une période délimitée par deux personnages, l'un légendaire, Minos, l'autre historique, Solon. La période minoenne est replacée dans le contexte plus large du premier âge du Bronze, d'où la date de 3200 annoncée en titre, tandis que la borne chronologique de 510 av. J.-C. correspond à la fin du régime tyrannique à Athènes, à la veille de l'avènement de la démocratie. D'évidence, ce manuel d'histoire se veut résolument neuf. Associer l'âge du Bronze à l'avènement du régime démocratique constitue une première dans un manuel. Ce pari audacieux permet d'engager des réflexions en termes de continuités et de ruptures sur le long terme, des palais aux cités. Pour répondre à ce défi braudélien, la première partie de l'ouvrage – de l'introduction au chapitre VI (p. 17-271) – a été confiée à Julien Zurbach, mycénologue et spécialiste d'histoire économique et sociale, la seconde – du chapitre VII à l'épilogue (p. 272-636) – à Maria Cecilia D'Ercole, spécialiste de l'histoire des échanges économiques et culturels dans la Méditerranée antique. Ces chapitres sont suivis d'un « Atelier de l'historien » (p. 637-660) et de diverses annexes (glossaire, repères chronologiques), d'une bibliographie générale par chapitre et de deux index. En prologue (p. 5-16), B. Le Guen rappelle que, dans l'Antiquité, la « Grèce » en tant que pays ou État n'existe pas ; en revanche, il existe des « mondes grecs », là où les dialectes grecs sont attestés. Aux côtés de sources textuelles fragmentaires, l'archéologie est « un livre d'images sans légende » ; la nomenclature, et à travers elle l'interprétation donnée par les archéologues, est parfois lourde de sens ; sans compter que les mots de l'historien sont indissociables du contexte social, culturel et historique dans lequel il vit, faits de présupposés et constituant un horizon intellectuel donné. Il faut ainsi abandonner la notion de « miracle grec » : les relations culturelles n'étant plus abordées à sens unique. On sait ainsi désormais que les Grecs ont beaucoup reçu d'autres populations, à l'instar du modèle de la cité-État qui existait déjà dans d'autres lieux et en d'autres temps, avant son adoption en Grèce ancienne. Dans l'introduction (p. 17-27), J. Zurbach aborde les paysages et la géographie du monde égéen. « Autant qu'un monde de la mer », ce

« monde de la montagne » morcelé et parfois cloisonné, constitua un terreau propice à l'apparition des cités, sans toutefois jamais empêcher les circulations en tous sens. Le chapitre I traite du premier âge du Bronze (3200-2200), dans lequel quatre aires culturelles coexistent : la culture minoenne (Crète et Cythère), la culture cycladique (Cyclades), la culture helladique (Péloponnèse et Grèce centrale) et la « culture maritime de Troie », qui s'étend sur une bonne partie de l'Asie Mineure nord-occidentale. L'auteur souligne que ces aires culturelles sont fondées sur des ensembles matériels, mais ne correspondent pas nécessairement à des peuples ou à des ethnies. Les chapitres I à IV sont consacrés aux civilisations palatiales minoenne et mycénienne, ainsi qu'aux échanges, emprunts et influences culturelles entre ces deux cultures, en particulier la délicate question des écritures (p. 125, 130, 138-143). La Crète des premiers palais (2200-1700) témoigne d'un développement inégalé. Si les premiers palais font leur apparition vers 1900, de façon concomitante à une nette croissance démographique, les sanctuaires de sommet, ainsi que quelques témoignages anecdotiques d'écriture, semblent légèrement antérieurs. Dans ces palais, du reste, la singulière absence de représentation de souverains interroge (p. 82-86). Quoi qu'il en soit, l'expansion mycénienne aboutit vers 1450 à la conquête de Cnossos, centre de la culture minoenne et l'une des plus grandes villes de la Méditerranée d'alors (c. 25.000-30.000 habitants). C'est le début de la Crète mycénienne (p. 125-128, 134). Les royaumes mycéniens (l'auteur montre qu'ils sont pleinement des États) vont dominer le monde égéen pendant plus de deux siècles, aux XIV^e et XIII^e s. J. Zurbach nuance fortement la théorie de la *redistribution*, héritée de K. Polanyi, en s'appuyant sur les textes qui montrent que l'administration palatiale était plus intéressée à prélever les richesses qu'à les redistribuer (p. 161). Dans le contexte d'une série de destructions de grande ampleur dans l'ensemble de la Méditerranée orientale, vers 1190 les palais mycéniens sont détruits et, fait plus inédit, jamais reconstruits (chapitre V). Les différentes hypothèses, parfois combinatoires, pour tenter d'expliquer à la fois les acteurs et les raisons de l'effondrement du système palatial sont abordées de façon claire et mettent au centre du débat la question du dialecte dorien. Pour autant, la chute des palais, et son corollaire la perte de l'écriture, ne marque pas la fin de la culture mycénienne, qui survit pendant près d'un siècle (période « post-palatiale »). La réelle césure s'effectue vers 1050, qui à la fois marque le début de l'âge du Fer et ouvre la période appelée « âges obscurs » (*Dark Ages*) qui s'étend jusqu'au IX^e s. inclus (chapitre VI). Les funérailles du chef de Lefkandi (Eubée) prouvent s'il en était besoin que ces sociétés n'en étaient pas moins hiérarchisées. L'auteur consacre une sous-partie à la théorie des « maisons de chefs », résidences qui n'ont pas une typologie commune d'un bout à l'autre de l'Égée, et qui seraient progressivement devenues des centres culturels pour les communautés ; ainsi, pour l'auteur, l'architecture des « maisons de chefs » n'annoncerait pas les premières constructions politiques, mais les premiers temples des cités (p. 262). Les modalités de l'autorité de ces chefs, qu'ils soient des *basileis* ou des *big men* au pouvoir plus précaire (p. 257-258), amène l'auteur à traiter le thème de la royauté (p. 261-262). M. C. D'Ercole entame la période historique (chapitre VII) avec le VIII^e s., phase de renouveau, qui, conjuguée à une croissance démographique décisive, voit la « redécouverte » de l'écriture, allant de pair avec la création d'une culture urbaine (p. 306). Le lieu de rassemblement, qui n'est plus la cour du palais, ni la « maison de chef » des « âges obscurs », est désormais l'agora. Deux modèles s'opposent : celui de la cité-État,

la fameuse *polis*, et celui de l'*ethnos*, privilégié dans les régions montagneuses continentales. Au sujet de l'écriture et du grec ancien (la variété des dialectes archaïques est illustrée par une carte, p. 308-309), les témoignages artefactuels montrent que le recours à l'écrit s'est certainement développé en lien avec la pratique aristocratique du *symposion*, le plus souvent dans des contextes de fréquentation mixte, plutôt qu'en rapport avec des nécessités liées au commerce (p. 312). L'auteure suggère que dans ces situations de confrontation culturelle l'écriture aurait pu être un vecteur d'affirmation identitaire, qu'elle soit sociale ou culturelle. Le chapitre s'achève sur l'art de la période géométrique. L'histoire de l'art occupe naturellement une place de choix dans ce livre, abondamment illustré, qu'il s'agisse d'architecture sacrée, de sculpture, de styles céramiques, etc. Au sujet de l'inspiration égyptienne dans l'art de la sculpture monumentale en ronde-bosse, apparue en Grèce vers 640-630, de façon intéressante, M. C. D'Ercole, au lieu de s'en tenir à l'évocation convenue mais abstraite d'*influences égyptiennes*, la relie à des faits historiques précis (notamment p. 390-391). En revanche, seules quelques lignes sont consacrées à la période « orientalisante » (p. 383), une terminologie qui aurait sans doute appelé à plus de contextualisation, de même pour les quelques lignes sur l'art dit « dédalique » (p. 391), dont l'historiographie a depuis montré les limites. Plus loin, lorsqu'il est question de l'acropole d'Athènes et de ses monuments (p. 499-500), on relève une petite lacune bibliographique : B. Holtzmann, *L'Acropole d'Athènes : monuments, cultes et histoire du sanctuaire d'Athéna Polias*, Paris, 2003. – Dans l'ensemble, cet ouvrage est extrêmement complet grâce à une articulation avec des chapitres thématiques, abordant des thèmes aussi variés que complémentaires allant de la poésie épique (chapitre VIII), à la polémologie (chapitre IX), en passant par la question de la pluralité des *nomima* et des institutions qui régissaient les cités (chapitre X). Outre le monde colonial, du Pont-Euxin à la Grande Grèce (chapitre XIII), la Grèce du Nord (l'Épire et la Macédoine) n'est pas laissée de côté (chapitre XI), de même que les régions voisines, tels la Thrace et le Proche-Orient, envisagées en termes de contacts et d'échanges (chapitre XII). Au sujet des colonies grecques (chapitre XIII), et malgré la déconstruction de ces dernières décennies, M. C. D'Ercole, spécialiste de ces questions, précise que pour l'Antiquité l'emploi du mot « colonisation » reste adapté, mais privilégie cependant la formule d'« essaimage colonial » (p. 457-458). Comme chacun le sait, paradoxalement, c'est en Occident, et dès le VIII^e s., que prirent forme dans ces cités nouvelles le développement de l'espace urbain avec une plus grande liberté (et rapidité) qu'en Grèce continentale pour des raisons évidentes d'absence de contraintes liées à l'existant. La réflexion sur ces nouveaux espaces civiques et religieux (chapitre XIV) est prolongée par celle du rapport entre cités et campagnes (chapitre XV). Aux formes politiques de la cité d'Athènes, laboratoire privilégié qui résume à lui seul la plupart des régimes politiques expérimentés dans l'ensemble du monde grec, tiraillé entre tyrannie et médiation (chapitre XVII), répond un chapitre (XVI) consacré à la voie spartiate, traitée de façon holistique (institutions, société, économie, rites et fêtes religieuses) ; dans la bibliographie afférente, on note cependant l'absence de l'ouvrage d'Ed. Lévy, *Sparte : histoire politique et sociale jusqu'à la conquête romaine*, Paris, 2003. Le dernier chapitre (XVIII) s'attache à définir les lieux, acteurs et procédures des échanges matériels (commerce) et immatériels (savoirs) au VI^e s. Avant de définir ce qu'est un *emporion*, l'auteure revient sur l'évolution du terme *emporos* qui finit progressivement

par désigner ce « métier sans nom » qu'est le commerce (formule empruntée à É. Benveniste, lequel hélas n'apparaît pas en bibliographie). – Dans l'« Atelier de l'historien » (p. 637-660), plus que des fiches thématiques, l'on découvre sept remarquables articles d'une grande érudition qui approfondissent certains sujets, ou font le point, en synthétisant l'état de la recherche (ex. « Qu'est-ce qu'un palais ? », p. 652-653) ; seul petit regret : que ces fiches ne soient pas annoncées en amont, autrement dit qu'elles ne soient pas associées par un système de renvois aux chapitres, mais ceci est certainement imputable au format de la collection. – Résumer dans le format court qu'est le nôtre un ouvrage aussi riche et aussi dense s'avère un exercice ardu, pour ne pas dire impossible. Tentons toutefois d'en dégager les grandes lignes. L'ouvrage est remarquable par sa méthodologie. Ses auteurs n'hésitent pas par ex. à contextualiser ou à problématiser des appellations telles qu'« âge du Bronze » et « âge du Fer » (p. 250-253), catégorisations certes commodes mais qui appellent plus d'une nuance. Comme nous l'avons vu, les chapitres ne se cantonnent pas à un déroulé chronologique de la période étudiée ; nombre d'entre eux sont thématiques. De plus, dans le courant de ces chapitres, des encarts forts à propos viennent préciser, sous forme de focus, certains des points ou notions abordés (ex. « la céramique du Minoen Récent I », p. 73 ou « la cuisine minoenne », p. 89). En outre, ce manuel foisonne de thèmes passionnants, ainsi la question débattue de la date de l'éruption de Santorin, la « Pompéi égéenne » (p. 107-109), qui oscille entre *c.* 1628 et *c.* 1520 (p. 106-107, 648). Souvent, même, les thèmes abordés sont inédits dans ce genre d'ouvrage, telle la mise au point fort utile sur le décompte des années et sur la mesure du temps en Grèce ancienne (p. 645-649), ou encore la réflexion sur les outils mis à disposition de l'archéologue, en l'occurrence sur les prospections (p. 524, 526-527). Enfin, il faut souligner également l'abondance et la qualité de la documentation iconographique associée, qui vient illustrer et enrichir le propos. Pour conclure, il s'agit d'un ouvrage à bien des égards complet et novateur, dont tout à la fois l'approche et la vision renouvelées, sur la longue durée, fournissent une excellente synthèse de questions souvent complexes. Il est à parier que ce manuel sera fort apprécié aussi bien des étudiants et du grand public que des enseignants.

Jeremy LAMAZE

Miltiades B. HATZOPOULOS, *Ancient Macedonia*. Berlin – Boston, Walter de Gruyter, 2020. 1 vol. broché, XIII-241 p., 4 ill. coul. (TRENDS IN CLASSICS – KEY PERSPECTIVES ON CLASSICAL RESEARCH, 1). Prix : 24,95 €. ISBN 978-3-11-071864-5.

Following other major Editors in the Humanities, De Gruyter launches a new series intended to provide overviews of research on different subjects of ancient history while addressing scholars, students and a wider circle of readers. Its first volume is devoted to Macedonia, one of the most important and widely discussed political phenomena of Antiquity. Miltiades B. Hatzopoulos, leading expert on the subject, reviews critically main trends and key themes of research of the recent decades on “a selected number of topics especially prominent” (p. v) in regard to the topic. These well-chosen themes cover the subjects of topography, ethnography, and politics. The focus is centered on Archaic, Classical, and Hellenistic Macedonia (from the 7th century BC to the battle of Pydna in 168 BC). The introductory first chapter explains why it is a special challenge